

Samedi 15 octobre 2016

## Un lent naufrage qui emporte hommes et bêtes

Par Jean-Bernard Vuillème

**Dans une langue somptueuse, «Règne animal» évoque un siècle de l'histoire familiale d'une porcherie comme «berceau de la barbarie et de celle du monde». Un livre puissant et inspiré de Jean-Baptiste Del Amo, sélectionné pour le Goncourt.**

On entre facilement dans ce *Règne animal*, emporté par les phrases amples et profuses de Jean-Baptiste Del Amo, on prend le large, non sur la mer, mais loin sur une terre grasse où vit rudement, accrochée à la tâche, une famille paysanne dans un hameau du Gers.

De la fin du XIXe siècle aux années 1980, le roman restitue l'histoire d'une exploitation familiale, passant en quatre générations d'une modeste ferme à un élevage de porcs en batterie, de la bêche et de la faux du cultivateur à la pelle de l'éleveur pour évacuer les déjections porcines, et à sa seringue à doper les jambons. Il n'y a pas pour autant un avant lumineux, pétri de quelque sage simplicité, suivi d'un après infernal manifesté dans l'élevage industriel.

Cela se pourrait avec un auteur militant de la condition animale. Mais du passé au présent, c'est la souffrance qui règne sans discontinuer, d'intensité variable, humaine et animale confondue. Pour notre plus grand plaisir de lecteur, on dirait que l'écrivain se venge du militant en brossant le tableau du déterminisme de la naissance, d'une fatale cruauté ancestrale et plus généralement de la difficulté de vivre, plutôt que celui du cynisme contemporain mû par le seul appât du gain maximal.

### Zola des campagnes

Ainsi ce qui est beau et prenant dans la prose de Jean-Baptiste Del Amo, comme c'est souvent le cas des textes forts, ne manque pas d'être aussi éprouvant. Une sorte de fascination morbide traverse ce roman comme infecté par la mort, celle des bêtes et celle des hommes, une mort sans cesse à l'œuvre, purulente, qui travaille les corps et pourrit les chairs. L'air en est souvent irrespirable et les phrases empestent comme les personnages dans ce monde dans lequel il est de bon ton que les hommes sentent car «c'est à leur odeur que se mesurent leur mérite et la peine qu'ils se donnent».

La littérature a peut-être trouvé en Jean-Baptiste Del Amo son Zola des campagnes. Sa prose regorge de morve, de crachats, de merde et de sang, elle grouille de vers et de rats aussi bien que de mots rares (angiomes, autotomie, cantou, forficules, pupes, tipules ou autre anoure), de comparaisons improbables («des terres rondes et pommelées comme la croupe d'un

percheron») et souffre un peu d'une fièvre d'adjectifs souvent recherchés (algide, empoicré, pulvérulent, terricole, torpide, etc.).

Il estime que les choses doivent rester telles qu'il les a connues, le plus longtemps possible, telles que d'autres avant lui ont estimé bon qu'elles soient, ou telles que l'usage en a fait ce qu'elles sont.

## **Paternités**

De père en père, Jean-Baptiste Del Amo construit une histoire vouée à mal finir. Non que ces pères soient méchants, ni malveillants. Il ne semble pas qu'ils disposent d'un autre choix que de se tuer à la tâche, faucher, bêcher et élever des bêtes pour la boucherie. Et de recommencer chaque jour leur labeur harassant pour se nourrir, pour vivre, ou plus modestement pour ne pas mourir. En tout cas, rien n'indique qu'il pourrait en aller autrement, surtout pas l'épouse du premier père que Del Amo ne nomme jamais autrement que «la génitrice».

Au scepticisme de son mari, elle oppose sa bigoterie fanatiquement soumise aux dogmes de l'Église, dont elle tapisse en pure perte le cerveau de sa fille. Voilà un peu de fraîcheur avec cette fillette, Eléonore, qu'une sourde hostilité oppose à sa mère, tandis qu'elle aime s'asseoir «contre le grand corps souffreteux et bien-aimé du père». Après la lente agonie de ce dernier, tuberculeux, un jeune cousin, Marcel, s'installe dans la ferme et reprend petit à petit les travaux du défunt. Seule la Première Guerre mondiale l'interrompra pour aller «tuer des Boches».

Il en revient la gueule cassée, éborgné et l'âme à jamais ravagée, passant sa vie à travailler d'arrache-pied et à dissimuler son visage qui lui vaut chaque jour d'intolérables souffrances. Avec les économies retrouvées de la défunte «génitrice», il peut acheter avec Eléonore le domaine de sept hectares, et quelques bêtes, car l'armée avait vidé la soue et l'étable.

## **Culte du travail**

En 1921, naît Henri, un garçon en parfaite santé, fils d'Eléonore et de Marcel. Adulte, c'est lui qui va emprunter de l'argent pour transformer la soue rudimentaire en une porcherie hors sol de deux mille mètres carrés où se répètent des enclos de deux mètres sur trois hébergeant chacun cinq à sept porcs «qui chient et se vautrent dans leurs déjections». Suite au décès de son épouse Elise à la naissance de leur second enfant, il élèvera seul Serge et Joël dans le culte du travail, enchaînant ses garçons à son entreprise d'élevage.

Après un semblant de prospérité, tout s'effondre en un lent naufrage emportant hommes et bêtes, les premiers cloîtrés dans leur enclos mortifère, les seconds dans leur chambre et dans leurs têtes. Jusqu'à la scène finale où La Bête, un énorme verrat fuyant le désastre, «garde un œil ouvert et scrute la nuit».

---

*« Il estime que les choses doivent rester telles qu'il les a connues, le plus longtemps possible, telles que d'autres avant lui ont estimé bon qu'elles soient, ou telles que l'usage en a fait ce qu'elles sont. »*